Processus de grammaticalisation et domaine énonciatif

Bernard Combettes

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1569>

DOI : 10.4000/praxematique.1569

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 35-52

ISBN : ISBN : 978-2-36781-013-3

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Bernard Combettes, « Processus de grammaticalisation et domaine énonciatif », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 56 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1569> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1569>

Bernard Combettes
Université de Lorraine & U.M.R.-ATILF

Processus de grammaticalisation et domaine énonciatif

Le développement des travaux sur la grammaticalisation a conduit, de façon logique, à s'intéresser, plus que ne le faisaient habituellement les études historiques, au domaine énonciatif et aux formes qui en relèvent. Nous voudrions montrer ici l'intérêt de l'approche diachronique, qui permet, entre autres choses, de remettre en question des catégories qui paraissent bien établies, qu'il s'agisse de classes grammaticales ou d'unités telles que la phrase ou la proposition ; elle autorise également à réexaminer la dichotomie énoncé/énonciation, dans la mesure où le changement linguistique a pour résultat le fait que les traces des marques qui dépendent d'un certain niveau (propositionnel, textuel, pragmatico-énonciatif) demeurent perceptibles dans un autre. Ce type de relation — l'interaction du plan de l'énoncé et de celui de l'énonciation — n'est pas vraiment perçu en tant que tel dans les premières recherches sur la grammaticalisation. Qu'il s'agisse des travaux fondateurs d'A. Meillet ou de ceux de J. Vendryès et de Ch. Bailly, ni la notion d'énonciation ni les marques linguistiques qui s'y rattachent ne sont guère prises en compte, du moins de façon explicite. Tout au plus pourra-t-on relever l'importance accordée à l'expressivité comme moteur du changement ; c'est à cette notion qu'A. Meillet fait appel pour expliquer la formation des formes de futur dans les langues romanes : *C'est par ce moyen que les langues romanes se sont donné un futur quand le futur du latin ancien est devenu trop faible, trop inexpressif [...] Comme on est le plus souvent tenté de parler de l'avenir avec quelque expression particulière, celle du désir, de l'attente, de la nécessité, le français en est venu à se refaire de nouveaux futurs qui aient encore une force d'expression* (1921 : 145), mais ce concept demeure relativement flou et ne peut être assimilé à celui d'énonciation, même s'il en partage quelques propriétés. Il serait également possible

de noter chez Ch. Bailly le traitement de l'évolution de la parataxe vers l'hypotaxe considérée comme le passage d'actes de parole successifs à un acte unique ; toutefois, ici encore, la distinction ainsi établie n'est pas assez clairement explicitée pour que l'on puisse voir la différence avec d'autres concepts, en particulier avec la notion de prédication. Il faut attendre ce que l'on considère comme le renouveau des études sur la grammaticalisation, autour des années quatre-vingt, pour que l'énonciation trouve une place motivée dans ce cadre théorique de la linguistique diachronique et y joue un rôle important.

Avant d'examiner le statut du concept dans les principales tendances qui se réclament de ce type d'approche, il nous semble utile de rappeler rapidement les principes généraux qui sous-tendent les travaux actuels sur la grammaticalisation. Ce processus de changement, qui est loin de recouvrir tous les types d'évolution linguistique, se caractérise par un changement de niveau, de domaine ; défini à l'origine comme le passage du lexical au grammatical, ce mouvement s'est vu par la suite étendu au passage du discours à la syntaxe ou de la syntaxe au discours, ou encore, dans une valorisation du changement des catégories morphosyntaxiques, du « moins grammatical » au « plus grammatical ». Quels que soient les champs d'application concernés, on reconnaît d'ordinaire que l'opération de réanalyse occupe une place fondamentale dans le processus : c'est dans certains contextes favorables, qui autorisent par exemple une double lecture, que s'opère, dans le jugement linguistique de certains locuteurs, une nouvelle interprétation des expressions, tant au plan sémantique qu'au plan formel. La nouvelle « analyse » peut d'une part s'étendre, par analogie, à d'autres contextes et, d'autre part, se voir partagée par d'autres groupes de locuteurs.

À l'intérieur de ce cadre général, on a souvent tenté de déterminer certaines constantes, certaines tendances plus précises. C'est ainsi qu'E. C. Traugott propose de reconnaître un enchaînement chronologique qui conduirait les expressions du niveau « propositionnel » (dans lequel les formes prennent leur valeur référentielle) au niveau textuel (les formes ayant alors pour fonction de renvoyer au contexte linguistique en jouant le rôle de connecteurs ou d'anaphores), puis du niveau textuel au niveau pragmatico-énonciatif, où elles auraient par exemple une valeur de modalisateurs d'énonciation. Cette progression se comprend bien dans une conception classique de la grammaticalisation.

sation, lorsque l'on prend en compte le transfert du niveau lexical au niveau morphosyntaxique. Il en va évidemment tout autrement lorsqu'il s'agit de considérer le passage du discours à la syntaxe, comme nous le verrons.

I. Du niveau lexical au domaine énonciatif

Nous allons à présent successivement examiner la place qui est accordée aux phénomènes énonciatifs dans chacune de ces deux conceptions de la grammaticalisation, en commençant par la plus classique, qui s'attache au passage du niveau lexical au niveau grammatical. Il est assez naturel qu'il s'agisse alors de l'évolution de termes, d'expressions, alors que la deuxième optique sera plus naturellement illustrée par des cas de structures syntaxiques, de constructions plus ou moins complexes.

I.1. *De toute façon*

L'évolution de la locution *de toute(s) façon(s)*, de création relativement récente, est ainsi un bon exemple de l'articulation, que nous avons évoquée plus haut, des trois niveaux suggérés par E. C. Traugott. Dans une première série d'attestations, ce syntagme prépositionnel remplit une fonction de circonstanciel lié, intégré, comme le sont les compléments de « manière », au groupe verbal, dans un emploi qui correspond au niveau propositionnel ou « référentiel » ; c'est ce que l'on peut constater dans les exemples suivants :

(1) C'est ainsi qu'on créa ces ouvriers de fer, qui de cent mille bras, cent mille dents, peignent, filent, tissent, œuvrent de toute façon.

(J. Michelet)

(2) C'est à coup sûr l'homme le plus intelligent que nous ayons rencontré, le plus instruit et le mieux de toute façon.

(Flaubert)

où la locution accepte une paraphrase comme : *de toutes les façons possibles, sous tous les aspects*. Apparaissent également, à la même époque, des énoncés dans lesquels le constituant renvoie, par une sorte de relation anaphorique, à des réalités, des événements, évoqués dans le contexte de gauche, parmi lesquels des choix étaient possibles ;

dans l'extrait suivant, la locution désigne les excursions envisageables, mentionnées dans la première phrase :

- (3) [... faire quelque excursion.] Je me suis réduit à celle-ci, qui est la moins éloignée de Pau. Barèges et Cauterets sont beaucoup plus éloignés. D'ailleurs, je devais, de toutes façons, faire une grande partie du chemin pour voir cette personne qui [...]. (J. Michelet)

C'est dans des enchaînements de ce type que *de toutes façons* prend une valeur textuelle, la référence ne s'opérant pas par rapport au contexte non linguistique, mais par un renvoi à des éléments disponibles dans la mémoire discursive. La dernière étape, le déplacement de l'expression au niveau énonciatif, s'opère plus tardivement, comme on peut s'y attendre. Il faut remarquer que la typologie des textes joue ici un rôle non négligeable, la valeur de la locution s'exprimant pleinement dans la démarche argumentative. Ainsi, dans les deux exemples suivants, pourra-t-on relever la présence d'interrogations rhétoriques et d'un adverbial comme *du reste*, qui conduit à une même orientation que *de toutes façons* :

- (4) Et puis, si quelqu'un avait agi à sa place, pourquoi ne l'avait-elle pas dénoncé ? Et de toutes façons, pourquoi ces trois crimes ? À quoi lui avaient-ils servi ? (P. Louÿs)
- (5) Les communications de notre âme avec le réel sont fermées ; aussi ne pouvons-nous jouir de la découverte, il est trop tard. Du reste, de toutes façons, pour que j'en puisse jouir spirituellement, celle-là me faisait trop de peine. (Proust)

Dans une telle configuration discursive, la portée de la locution s'exerce sur les actes de parole sous-jacents pour indiquer que les arguments invoqués ne sont pas recevables, quelle que soit leur nature ; l'expression semble alors accepter des paraphrases comme : « quelles que soient les raisons, les explications que l'on puisse fournir », « quoi que l'on puisse dire », etc. En (4), par exemple, tous les arguments qui peuvent être avancés pour prouver l'innocence d'un présumé coupable sont considérés comme sans valeur face à la constatation : « Il n'y avait aucun intérêt à commettre ces crimes », alors qu'en (5), la locution permet de se placer dans le domaine de l'irréel : « Même si on me démontrait que nous pouvons jouir de la découverte — ce qui est en fait impossible — je n'en jouirais pas. » Le terme de *façon* renvoie

ainsi aux façons de dire, d'argumenter et non plus à la diversité d'unités référentielles déjà citées dans le contexte. Il semble toutefois que le fonctionnement comme lien interphrastique soit, sinon indispensable, du moins favorable au développement de cette dernière étape ; c'est en quelque sorte la valeur anaphorique de la locution qui, une fois établie, permet à cette dernière de renvoyer au contexte d'énonciation.

Cette importance de la composante textuelle, chargeant en quelque sorte l'expression de traits sémantiques qui se trouveront ensuite transposés dans le domaine énonciatif, se laisse également bien percevoir dans le cas d'adverbiaux qui renvoient à des relations d'opposition, de contraste. Leur évolution est en grande partie identique à celle que nous venons de décrire rapidement. Si on considère par exemple le cas de *par contre*, on peut constater que, dans les exemples suivants, la locution ne traduit pas une opposition entre deux événements, mais, avec le fonctionnement d'un circonstanciel de manière ou de cause, que l'on pourrait paraphraser par l'expression *par contre coup*, une relation de causalité, les deux contenus mis en rapport ayant une orientation identique :

(6) La Garonne déborda et, par contre, ses affluents [...].

(G. Sand)

(7) Mais toi, tu entendais autre chose, et tu en étais si assuré que je l'étais par contre [...].

(*id.*)

Dans l'extrait qui suit, la notion de causalité est toujours présente (le contenu de la deuxième phrase est bien entraîné par les divers « bien-faits » énumérés dans le début du passage), mais on peut constater qu'un contraste s'établit, avec une certaine ironie, entre les « vertus » reconnues en échange d'actions pour le moins peu recommandables :

(8) Il s'est engagé : à arranger ta désertion avec son collègue de la guerre ; à te faire maître des requêtes, secrétaire particulier. Par contre, mon salon et moi nous sommes engagés à vanter son crédit, ses talents, ses vertus, sa probité surtout.

(Stendhal)

C'est sans doute à partir de contextes de ce type que la locution va peu à peu ne conserver que cette valeur d'opposition et perdre celle de causalité ; cela est nettement perceptible dans :

(9) Si le jardin se trouvait à l'ombre, la maison, par contre, était en plein soleil.
(Maupassant)

L'aboutissement du processus conduit à des emplois « énonciatifs » comme dans :

(10) Je me suis aperçue de ceci : que si les hommes ne sont pas toujours polis, les femmes, par contre, sont toujours d'une inqualifiable grossièreté.
(Maupassant)

énoncé dans lequel l'enchaînement *si... par contre* porte sur des actes de langage, dans une progression qui pourrait être paraphrasée par : « on veut bien admettre que P_1 , mais on affirme alors que P_2 ». Une évolution identique pourrait être observée par exemple dans le cas d'expressions comme *en revanche* ou *au contraire*.

1.2. *Dans la mesure où*

Pour terminer l'examen de ce type de grammaticalisation, qui fait passer certaines unités du niveau référentiel au niveau énonciatif, nous nous arrêterons un peu plus longuement sur la locution conjonctive *dans la mesure où*, qui, bien que de formation relativement récente — les premières attestations datent du milieu du XIX^e siècle — a déjà réalisé l'ensemble du parcours que nous venons de décrire. Il est possible de rapprocher l'évolution de cette locution de celle d'autres expressions, telles que *alors que*, *du moment que*, ou *puisque* ; pour certaines d'entre elles le mouvement de grammaticalisation n'a pas éliminé leur valeur première (c'est le cas de *alors que*, qui peut conserver son sens temporel), tandis que pour d'autres, comme *puisque*, cette valeur a disparu. On peut constater que *à mesure que* a quasiment perdu, en l'espace d'un siècle, son sémantisme initial ; employé comme circonstant, le syntagme prépositionnel développe l'une des acceptions du terme *mesure* renvoyant à la notion de « proportion », traduisant ainsi à la fois la concomitance entre deux procès et, de façon dérivée, la causalité : X ne survient que si Y se produit. Dans l'exemple suivant, la mise en parallèle avec *à mesure que* fait bien apparaître cette liaison entre deux événements (la subordination de la nature à l'homme n'est possible que si et seulement si l'homme devient un être social) :

(11) Or, cette subordination est bien plutôt le renversement de l'ordre naturel. Elle ne peut donc se réaliser que progressivement, à mesure que l'homme s'élève au-dessus des choses pour leur faire la loi, pour les dépouiller de leur caractère fortuit, absurde, amoral, c'est à dire dans la mesure où il devient un être social. (Durkheim, 1893)

On soulignera également le rôle nettement rhématique du constituant, rôle que fait bien ressortir l'association quasi systématique avec une restriction, ce qui explicite en quelque sorte l'orientation de type *si et seulement si* :

(12) Car je ne puis m'intéresser à moi-même que dans la mesure où quelqu'un d'autre s'y intéresse. (Amiel, 1866)

orientation qui peut tendre jusqu'à l'expression d'une plus ou moins grande probabilité : *il arrive que personne ne s'intéresse à moi.*

Ce rôle informationnel, qui va de pair avec une fonction syntaxique d'introducteur de circonstanciel lié, intégré, entraîne ainsi la possibilité d'utiliser des adverbiaux portant sur la locution, comme *exactement* dans :

(13) Tout document a une valeur exactement dans la mesure où, après en avoir étudié la genèse, on l'a réduit à une observation bien faite. (Seignobos, 1898)

Dans l'évolution qui va s'opérer vers des valeurs énonciatives, c'est le changement de statut syntaxique qui va s'avérer déterminant ; le détachement de la subordonnée circonstancielle en tête d'énoncé joue ici un rôle essentiel. Dans cette position initiale, la proposition se trouve hors de la zone rhématique et perd ainsi les relations qu'elle entretenait avec la prédication principale, ce qui conduit à une neutralisation des valeurs de concomitance et d'éventualité. La subordonnée, qui joue alors un rôle de topique, peut renvoyer à des états de choses, à des événements présentés comme certains ou même comme déjà réalisés, cette réalisation n'entretenant plus de lien de causalité avec le prédicat principal. Une double lecture — nécessaire pour que la réanalyse puisse s'opérer — se maintient dans certains exemples. Ainsi, dans :

(14) Représentez-vous l'instant où la société se contracte : si l'adhésion est unanime, le contenu de toutes les consciences est identique. Donc,

dans la mesure où la solidarité sociale provient d'une telle cause, elle n'a aucun rapport avec la division du travail. (Durkheim, 1893)

peut-on interpréter la relation entre les deux propositions comme un rapport de proportionnalité (*plus la solidarité provient d'une telle cause, moins elle a de rapport avec la division du travail*), lecture qui serait plus immédiate encore dans le cas d'une postposition de la subordonnée :

(14 b) Donc, la solidarité sociale n'a aucun rapport avec la division du travail dans la mesure où elle provient d'une telle cause.

Mais le déplacement en position initiale autorise, favorise même, une interprétation en *puisque* P : *puisque la solidarité sociale provient d'une telle cause, elle n'a aucun rapport avec la division du travail*. Les rapports logiques se trouvent en quelque sorte « inversés », phénomène courant avec les hypothétiques ou, plus généralement, avec certains connecteurs, comme *donc* ou *car*, par exemple. Ce passage par la topicalisation va permettre des effets de polyphonie par le renvoi à d'autres énonciations. L'enchaînement : P1 *si et seulement si* P2 se transforme en : *si on admet P2, on peut affirmer P1*. La « charge restrictive » de l'expression demeure toujours présente : d'autres arguments seraient envisageables, mais celui que l'on rapporte suffit pour justifier l'assertion qui suit. Ainsi, dans l'exemple suivant, où la locution est utilisée comme introducteur de la justification d'une opinion positive et d'une opinion négative :

(15) Est-il utopique de souhaiter qu'on enrichisse cet ensemble en y adjoignant d'autres signes graphiques reflétant plus fidèlement les mélodies ? Oui, dans la mesure où aucune écriture d'aujourd'hui ne note exactement l'intonation : les virgules, les points d'interrogation, d'exclamation, etc., sont d'indigents reflets. Non, dans la mesure où l'une des causes principales de cette carence est la mauvaise connaissance que l'on avait autrefois des phénomènes intonationnels.

(Hagège, 1985)

peut-on expliciter le mouvement argumentatif par une paraphrase comme : *si on accepte de dire qu'aucune écriture ne note exactement l'intonation, on peut dire qu'il est utopique de...* et : *si l'on accepte de dire que l'une des causes est [...], on peut dire qu'il n'est pas utopique de...* Cet emploi semble ainsi très proche de celui de *puisque*, mais la valeur restrictive attachée, dès l'origine, à la locution permet d'exprimer le

fait qu'il existe d'autres arguments envisageables et que la justification pourrait ne pas être acceptée par tous. Il n'est alors pas étonnant que cette configuration argumentative s'accompagne de modalisations soulignant le point de vue, comme l'emploi de *on pourrait* ou de *il m'a paru souhaitable* dans les passages suivants :

(16) Allons-nous maintenant déceler un instinct agressif au moins chez les enfants anorexiques? Dans la mesure où ils sont atteints de la même maladie que les adolescentes, on pourrait presque les caractériser par la même absence comportementale. (Vuillemin, 1949)

(17) Ce livre est un roman : l'intrigue est inventée, les héros sont imaginaires. Il pourrait dès lors se passer de preuves et d'explications. Mais dans la mesure où le décor, les événements et certains personnages secondaires sont « historiques », il m'a paru souhaitable de donner au lecteur des indications sur les sources. (Chandernagor, 1995)

Certains exemples récents indiquent font apparaître une perte de cette valeur sous-jacente d'éventualité, *dans la mesure où* pouvant alors être assimilé à *puisque* ; la réalisation des faits rapportés est présentée comme certaine, même si la période considérée est celle du futur, comme dans :

(18) Bah ! Dit Renaud, conciliant. Explique-t-en avec ton secrétaire de cellule. D'ailleurs, dans la mesure où tu vas t'occuper, avec tes curés, des questions d'organisation, ça arrangera les choses...

(Rolin, 1996)

On peut voir ainsi, à travers cet exemple, comment la dimension énonciative s'introduit dans le processus de grammaticalisation ; une expression qui ne renvoyait, dans ses premiers emplois, qu'au niveau propositionnel, en entrant dans le jeu du système référentiel, se trouve réinterprétée, dans des contextes particuliers, comme marque énonciative, comme indice d'une situation de polyphonie. Cette évolution ne peut être isolée du changement syntaxique, l'opération de détachement jouant ici un rôle essentiel. C'est le passage au statut de constituant périphérique qui « libère », en quelque sorte, la proposition subordonnée de la relation de causalité et lui permet de fonctionner comme cadre et, par là, de porter sur l'assertion de P2 et sur sa légitimation. Le même mouvement serait sans doute observable dans le cas de formes comme *puisque*, à l'origine marqueur temporel de

postériorité, ou avec des locutions comme *alors que*, *dès que* ou *du moment où*, par exemple. Il semble enfin important, dans une telle problématique qui accorde un rôle important au contexte, de souligner l'importance du type de discours, car l'évolution que nous venons de décrire se produit essentiellement dans le texte argumentatif, la locution ne semblant pas s'étendre, du moins à l'origine, au texte littéraire.

2. Du discours à la syntaxe

Dans un autre type de mouvement que l'on pourrait considérer comme l'inverse de celui que nous venons de décrire, la grammaticalisation trouve son point de départ dans le champ de l'énonciation et conduit à une « syntactisation » de constituants qui perdent ainsi l'autonomie que leur fonctionnement énonciatif leur accordait. Le parallèle avec les expressions que nous avons examinées plus haut est d'ailleurs loin d'être parfait, dans la mesure où il ne s'agit pas vraiment d'une évolution sémantique, comme dans le cas de *de toutes façons* ou de *par contre*, mais davantage d'une évolution qui ne concerne que les structures syntaxiques, les relations de sens étant moins affectées que dans la conception classique de la grammaticalisation. D'une façon générale, la plupart des cas qui sont concernés par ce changement illustrent le passage, souvent décrit, de la parataxe à l'hypotaxe, qu'il s'agisse, au sens strict, de faits de subordination, ou, plus largement, de dépendances plus ou moins étroites au sein de la structure phrasique. Nous prendrons ici comme premier exemple le cas des constituants topicalisés, et, plus particulièrement, des unités qui présentent un contenu propositionnel.

2.1. La topicalisation d'un contenu propositionnel

Le point de départ de ce type de structuration textuelle se trouve dans l'enseignement universitaire médiéval caractérisé par l'alternance des questions et des réponses, modèle qui se retrouve dans le discours en latin scolastique des *Sommes* théologiques, par exemple. La linéarisation des énoncés correspond ainsi à deux énonciations, ou, plus exactement, à la succession de la relation de l'énonciation d'autrui et de son commentaire. Cette organisation pourrait se résumer dans

le schéma : *quant à (ce que on affirme) P_x, (j'affirme) P_y*, les verbes explicitant les actes de parole pouvant faire l'objet d'une ellipse. Dans les textes en français, les débuts d'un tel enchaînement, liés au développement du texte argumentatif, coïncident avec le moment où l'ancien français laisse la place au moyen français. Le rapport étroit que cette structuration entretient avec la polyphonie énonciative apparaît bien dans le fait que les deux constituants concernés (la proposition qui joue le rôle de topique et le commentaire) sont dans une relation de parataxe et se présentent comme des éléments qui, dans un dialogue, seraient juxtaposés. Ce n'est que peu à peu que le topique s'intégrera à l'organisation hiérarchisée de la phrase. Dans certains textes de moyen français, l'introduction du commentaire se présente, à l'imitation du texte argumentatif en latin scolastique, sous la forme d'un simple substantif comme *réponse* ou *solution*, ce qui témoigne bien de l'organisation paratactique du passage :

(19) Et où les Anglois alleguent, comme l'en dit, qu'il est trouvé par le Vieulx Testament que [...], response que Saphat n'estoit mie roy [...].
(Jean de Montreuil, 1406)

(20) Et s'ils vouloient faire un autre argument de Semiramis, qu'elle fu royne [...], response que c'est un cas particulier [...]. (*id.*)

Même lorsque le commentaire prend la forme d'une proposition complète, on peut constater que son contenu ne se rattache pas, du point de vue sémantique, à la partie du topique qui pourrait être considéré comme « subordonné ». Dans l'exemple suivant, l'anaphore *ce* (*c'est*) ne renvoie pas à l'infinitif *répondre* mais au contenu propositionnel du topique (certains ont parfois prétendu que...) et on pourrait considérer qu'il y a là l'ellipse d'un verbe de parole (*pour répondre au fait que... on peut dire que c'est...*) :

(21) et pour respondre a ce que aucuns ont aucunefois argué, que [...] : c'est chose dite volontairement et qui ne se peut soustenir. (*id.*)

Il en va de même dans le passage suivant, où le topique est introduit par la conjonction *que*, interprétable comme *quant au fait que* :

(22) Et que telle chose soit agréable à Dieu, dit le Psalmiste que [...].
(C. de Pisan, 1404)

Ce type d'enchaînement, qu'une vision trop « moderne » interpréterait comme un cas d'anacoluthie, se maintient encore au milieu du xvi^e siècle. L'extrait suivant, emprunté à Calvin, est construit sur le même schéma que l'exemple précédent ; le topique introduit par *ce que* (= *au sujet du fait que*) est suivi d'un commentaire avec lequel il n'entretient aucune relation syntaxique, la proposition initiale se trouvant ainsi « en l'air » et constituant en quelque sorte le titre énonçant l'opinion sur laquelle le commentaire va faire porter l'argumentation :

- (23) Car ce que le peuple pourrait être déclaré innocent, toutefois
l'Écriture déclare que [P]. (Calvin, 1550)

Pour évaluer le degré d'intégration progressive du constituant topicalisé et, finalement, le moindre poids du facteur énonciatif, le topique se trouvant traité comme un complément proche des circonstants, on peut s'appuyer sur la présence, dans le commentaire, d'une forme anaphorique renvoyant au constituant topicalisé. Il n'est pas surprenant que la « reprise » pronominale se fasse de plus en plus fréquente et devienne quasiment systématique chez certains auteurs, comme si une sorte de routinisation syntaxique se mettait en place. Il faut toutefois attendre la fin de l'époque du français préclassique pour que les anacoluthes deviennent plus rares et que l'emploi des pronoms anaphoriques se généralise. Sur ce point, il est intéressant de comparer, par exemple, deux textes du début du xvii^e siècle, quasiment contemporains quant à leur date de composition, mais dont les auteurs appartiennent à deux générations différentes, P. Charron étant né en 1541 et S. Dupleix en 1569. Dans le premier, on peut relever de nombreux exemples de « ruptures », qui témoignent du statut périphérique du topique et de la structure en parataxe des constituants, le topique n'étant pour ainsi dire jamais repris par une expression anaphorique dans le commentaire :

- (24) Premièrement pour le regard de l'entendement, est-ce pas une
estrange et piteuse misère de l'humaine nature, qu'elle soit toute
confite en erreur et aveuglement ?

(P. Charron, *De la sagesse*, 1601)

- (25) Secondement pour le regard du vice, dérèglement et injustice qui
est en ses passions, nous pouvons à peu près comparer l'homme à une
république. (id.)

- (26) Pour le regard de la volonté, il faut en toutes choses se régler et s'obmettre à la droite raison. (*id.*)

Dans le texte de Duplex, en revanche, le rattachement au commentaire par un pronom est de règle et signale l'intégration syntaxique du topique :

- (27) Pour le regard de la Pratique, elle consiste ou à faire ou à agir...
(S. Duplex, *Logique*, 1607)
- (28) Pour le regard des causes accidentelles, elles sont de deux sortes. (*id.*)
- (29) Car pour le regard des choses singulières, nous les voyons journellement dépérir. (*id.*)

Cette prédominance de la construction grammaticale sur le flux discursif s'accompagne, parallèlement, d'une réduction de la portée du topique sur le contexte de droite, la tendance étant alors, comme dans les derniers exemples que nous venons de citer, de limiter cette portée au cadre de la phrase, alors que la disposition en parataxe autorise la présence d'un commentaire se décomposant en plusieurs propositions et constituant ainsi une unité textuelle.

2.2. Les ajouts après le point

Avec les « ajouts » après le point, c'est en quelque sorte une relation qui inverse la direction du processus de grammaticalisation, par rapport au mouvement que nous venons d'observer plus haut. Dans le cas de la topicalisation, il s'agissait en effet de la syntactisation de faits énonciatifs, alors que le phénomène d'ajout correspond à une « désyntactisation », la structuration hiérarchisée de la phrase laissant la place à un marquage plus net de la polyphonie énonciative. De plus en plus nombreux en français contemporain, en particulier dans l'écriture journalistique, ces ajouts, qui correspondent à des constituants qui auraient pu être intégrés dans la structure phrastique, d'ordinaire sous la forme de circonstants, groupes prépositionnels ou subordonnées, voient leur détachement typographique motivé par un changement, une rupture, dans la continuité énonciative ; il s'agit souvent d'un phénomène de polyphonie, l'ajout signalant alors le point de vue particulier de l'énonciateur, qui se distingue ainsi de l'opinion générale ou de l'opinion d'un groupe particulier (cf. Authier-Revuz,

2002). Il n'est pas étonnant que le constituant isolé s'accompagne de marqueurs qui soulignent cette démarche de rectification, comme *surtout* ou *bien sûr*, dans les extraits suivants :

(30) Qu'une « petite » radio locale se lance dans une entreprise aussi ambitieuse peut surprendre. Surtout sur un sujet où l'on attendait plutôt une station publique. (Télérama, 15.04.06)

(31) L'efficacité de ces merveilleux onguents ne se vérifie que sur du long terme, deux mois minimum. En complément d'une hygiène de vie diététiquement correcte, bien sûr.

(Nouvel Observateur, 02.03.06)

Les subordonnées peuvent fonctionner d'une manière identique, le détachement après le point permettant de mettre en évidence une valeur sémantique particulière de la conjonction. Ainsi, dans :

(32) « Il faut réintégrer le soutien scolaire à l'école », réclament-ils. Avec Internet, l'occasion semble trouvée. Si les professeurs jouent le jeu. (Nouvel Observateur, 05.01.06)

(33) Peu à peu l'État s'affaisse, déserte la plupart de ses fonctions et n'assure plus les services publics. Quand les citoyens réclament à cor et à cri remède à leurs maux.

(Le Monde Diplomatique, 01.02.94)

les relations établies par *si* et par *quand* ne sont-elles pas celles que l'on obtiendrait avec une construction intégrée (*l'occasion semble trouvée si les professeurs jouent le jeu ; l'État n'assure plus les services publics quand les citoyens réclament...*), mais deviennent celles de *si du moins* et de *alors que*, avec la valeur d'opposition. Du point de vue textuel et discursif, il faut noter que ce changement énonciatif ne se trouve pas obligatoirement limité à l'ajout, comme s'il s'agissait d'une sorte de parenthèse. L'autonomie, par rapport au contexte de gauche, de l'élément isolé se laisse bien percevoir lorsque l'ajout constitue le début d'une nouvelle séquence discursive. On relèvera, par exemple, dans le passage suivant, la position de l'ajout en début de paragraphe et sa portée sur la suite du texte par le développement qu'il entraîne, introduit par *car* :

(34) ce « Superman et prophète » [...], qui ressemble un peu à Tocqueville.

Physiquement s'entend. Car personne [...] ne hisse ce livre au niveau du mythique « Démocratie en Amérique ».

(*Nouvel Observateur*, 02.03.06)

Les rectifications successives peuvent s'enchaîner dans des portions de texte assez réduites, ce qui témoigne, nous semble-t-il, de la grammaticalisation du tour ; dans l'extrait suivant, des formes comme *sauf que*, *à condition que*, *comme* ne jouent plus un rôle de subordonnant syntaxique, mais signalent le changement de point de vue comme le feraient des connecteurs ou des modalisateurs en début de phrase indépendante :

(35) Une autre gauche ne pourrait que conforter l'ascension légitime d'un pôle anticapitaliste autour d'Olivier Besancenot. La droite sarkozienne s'en frotte les mains. Elle lui voit jouer le rôle de diviseur des voix de gauche, comme le Front national fut celui des voix de droite pendant vingt ans. Sauf qu'Olivier Besancenot n'est pas Le Pen. Chasser sur les terres de la gauche anticapitaliste serait moins indigne que chasser sur celles du Front national. À condition que cette gauche radicale, née d'un rapprochement entre réformistes et révolutionnaires face à la mondialisation, accepte de ne pas céder aux sirènes du populisme anti-Union européenne. Comme d'autres cèdent au populisme anti-immigrés.

(C. Fourest, *Le Monde*, 04.07.08)

Il est intéressant de remarquer que cette utilisation de la ponctuation forte pour délimiter des actes de langage différents, des changements de niveau énonciatif, ne se limite pas à l'écriture journalistique ou « littéraire ». Les deux extraits suivants proviennent de travaux d'étudiants ; on y retrouve la même démarche de rectification (*mais également, bien que*) que nous avons relevée plus haut :

(36) Nous étudierons ici les temps de l'indicatif qui rassemblent des temps simples : l'imparfait et le passé simple. Mais également un temps composé : le passé composé. (copie de CAPES, 2007)

(37) On peut peut-être voir une anaphore verbale dans le vers 13 : « le savoir » : qui est un groupe qui reprend le questionnement précédent en y répondant. Bien qu'en général, l'anaphore verbale est [*sic*] avec le verbe « faire ». (copie de Master 1, 2008)

Par ces deux séries d'exemples, nous avons voulu montrer le rôle du niveau énonciatif dans le processus de grammaticalisation, qu'il

s'agisse de la conception restreinte de cette notion ou d'une acception plus large prenant en compte les structures discursives. La différence entre ces deux types de changements n'est peut-être pas aussi grande qu'on pourrait le penser. En ce qui concerne les unités lexicales, par exemple, il est possible que le passage du domaine de la syntaxe à celui du discours s'accompagne de phénomènes de relexicalisation dont le résultat serait identique à ceux qui caractérisent la grammaticalisation « restreinte ». Pour reprendre le cas des ajouts après le point, on peut s'attendre à ce que la systématisation de l'emploi, dans cette position détachée, de formes comme *surtout*, *d'autant que*, *même si* entraîne des modifications sémantiques de ces expressions du même ordre que celles que nous avons pu constater pour des locutions comme *en revanche* ou *par contre*. Dans les deux cas toutefois, la gestion des marques renvoyant à la polyphonie apparaît comme une force qui entre en conflit avec la structuration syntaxique. Dans ce rapport complexe, le rôle du niveau énonciatif est double : en fonction du type de phénomène observé, il est tantôt celui d'un frein qui vient entraver le mouvement régulier de l'évolution syntaxique, tantôt au contraire celui d'un moteur favorisant la création de structures nouvelles ou la modification de structures existantes.

Références bibliographiques

- AUTHIER-REVUZ J.,
2002, « Du dire “en plus” : dédoublement réflexif et ajout sur la chaîne » in J. Authier-Revuz & M.-C. Lala (éd.), *Figures d'ajout : phrase, texte, écriture*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 147-167.
- COMBETTES B., 2003, « *Au contraire, en revanche, par contre* : aspects diachroniques », in P. Péroz (éd.), *CONTRE : identité sémantique et variation catégorielle*, université de Metz, 269-287.
- COMBETTES B., 2007, « Discontinuité et cohérence discursive : le cas des ajouts après le point », *Cahiers de Praxématique* 48, 111-134.
- COMBETTES B., 2007, « Les ajouts après le point : aspects syntaxiques et textuels », in M. Charolles et al. (éd.), *Parcours de la phrase*, Paris, Ophrys, 119-131.
- COMBETTES B., 2008, « Du latin scolastique au français : structures argumentatives et topicalisation », *L'Information Grammaticale* 118, 33-37.

- EMMOTT C., SANFORD A. J. & MORROW L.,
2006, « Sentence fragmentation. Stylistic aspects », in
K. Brown (éd.), *Encyclopedia of Language and Linguistics*,
vol. 11, Oxford, Elsevier, 241-251.
- GRUNIG B. N., 1986, « Inachèvements », *DRLAV* 34/35, 1-48.
- GRUNIG B. N., 1993, « Charges mémorielles et prédictions syntaxiques »,
Cahiers de Grammaire 18, 13-29.
- GRUNIG B. N., 1999, « Délinéarisation et reformatage », in P. Cotte (éd.),
Langage et linéarité, Lille, Presses du Septentrion, 177-186.
- HOPPER P. J. & TRAUGOTT E. C.,
1993, *Grammaticalization*, Cambridge University Press.
- MARCHELLO-NIZIA C.,
2006 *Grammaticalisation et changement linguistique*,
Bruxelles, De Boeck.
- MEILLET A., 1921, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris,
Honoré Champion.
- TRAUGOTT E. C. & DASHER R. B.,
2001, *Regularity in Semantic Change*, Cambridge Univer-
sity Press.